

de la création, qui sont : les hommes, les animaux, les Esprits Malins, les âmes au ciel, les âmes au Purgatoire, les âmes en enfer. Pour presque tous ceux qui la rubâchent perpétuellement, elle ne veut rien dire du tout : c'est une formule et cela suffit ; un long usage a sanctifié ces mots si peu explicables, dont la signification précise s'est absolument perdue avec le temps. Peut-être que ces six syllabes sont tout simplement une invocation à Dieu, qui est le joyau enfermée dans le cœur du lotus, c'est-à-dire de la création.—(Austland).—Traduction du *Tour du Monde*.

Cachemir.—Les suties ou auto-crémations des veuves après la mort de leur époux n'ont définitivement cessé qu'il y a peu d'années dans le beau pays de Cachemir. Cette coutume affreuse y était observée avec plus de fanatisme encore, s'il est possible, que dans les contrées les plus bigotes de l'Inde.

Quelque temps avant la disparition de ce pieux usage, la mort eut l'inconvenance d'appeler à elle le rajah Suchet Singh, qui avait trois cents femmes. Toutes, de la première à la dernière, furent brûlées en divers lieux, en mémoire de leur défunt maître et seigneur.

Veut-on un exemple de la soi-disant abnégation avec laquelle les femmes hindoues se livrent aux flammes ? Il y a un certain nombre d'années, une femme encore très-jeune perdit son époux. On la fit monter, suivant l'usage, sur le bûcher de son époux, et toujours suivant l'usage, on lui mit la tête du défunt sur les genoux. Mais dès que les flammes mêlées de fumée commencent à sillonner autour d'elle, la victime effrayée se leva comme par un ressort, bondit hors du bûcher et s'enfuit.

Tant de *bicheté* ne pouvait rester impunie. On n'avait jamais vu de veuve se conduire aussi ignominieusement que celle-là. Les assistants, et avant tous les autres, ses parents et les parents du mort, l'entourèrent, tirèrent leurs sabres, et à coups de pointe ou de taillant la forcèrent à remonter sur le bûcher.

(Idem.)

—Une des peuplades du pays de Cachemir a vraiment des "poumons de pique." Ce sont les *Champas*, qui vivent dans l'ensellement des cols himalayens. Ces hommes sont tellement habitués aux terres élevées, à l'air froid et rare, qu'il leur est pénible, presque insupportable, de descendre à trois mille quatre cents mètres au-dessus du niveau de la mer ; ce qui est bel et bien la hauteur des Pyrénées. Leur pays de cocagne, qu'ils n'aiment pas à quitter pour un air plus tiède, c'est le rivage d'un grand lac salé situé à la modeste altitude de plus de quatre mille cinq cents mètres, la hauteur du Cervin. Ces vaillants hommes vivent sous des tentes ; ils pratiquent la polyandrie. Ce ne sont pas des gens très-propres. Ils possèdent d'immenses troupeaux de bêtes à cornes de la race de l'Himalaya.—(Idem.)

BULLETIN DE LA GÉOGRAPHIE.

Egypte.—Dans les dix premières années du règne du khédivé actuel, dit l'*Economiste français*, d'après la dernière statistique officielle de l'Égypte, on a mis en valeur 141,610 hectares de terrains conquis sur le désert. C'est au moyen de l'irrigation que ce résultat a été obtenu et que, parlant d'une façon générale, la productivité du sol augmente tous les jours. 113 canaux navigables fonctionnent aujourd'hui : ils alimentent 750 autres moindres canaux, qui se subdivisent eux-mêmes en une infinité de rigoles et de filets d'eau allant porter la fertilité dans toutes les directions. On voit constamment à l'œuvre 30,000 *sakias* ou roues hydrauliques et 70,000 *chadoufs*, appareils consistant en une longue tringle se mouvant par une tige rigide, munie d'un seau à l'une de ses extrémités et d'un poids à l'autre. Les Israélites captifs sur les bords du Nil se servaient déjà de ces machines primitives, et les peintures vieilles de quatre mille ans qui décorent les hypogées de Minieh et de Kouen-el-Amar semblent les portraits exacts des *fellahs* de nos jours. Mais on commence à se servir, dans la vallée du Nil, des appareils perfectionnés que l'on doit à la science moderne, et, dès à présent, 500 pompes à vapeur y font leur office. Aussi bien, n'est-ce pas trop de toutes les ressources de l'art de l'ingénieur pour combattre la marche des sables du désert, qui semblent toujours prêts à envahir les nouvelles cultures, de même qu'ils ont recouvert, il y a des siècles, les temples et les cités de l'époque pharaonique. Aujourd'hui, au contraire, ce sont les sables qui reculent : un seul canal d'irrigation a tout récemment restitué à la culture une superficie de 20,230 hectares, représentant une augmentation d'au moins 12,500,000 francs dans la valeur des exportations annuelles du pays ; on a calculé

qu'il restait une aire désemploée à reprendre sur le désert ; mais ce calcul, qui remonte à l'année 1840, paraît trop faible. Il ne s'applique, en effet, qu'à l'Égypte proprement dite, sans tenir compte des régions situées en amont des cataractes, où l'irrigation a jusqu'ici pénétré à peine, et d'ailleurs, en 1840, l'on ne s'était pas encore rendu compte, sur les bords du Nil, de la puissance des nouveaux appareils hydrauliques.

Dans l'agriculture même, le progrès a été bien faible, sinon nul. La charrue qui se voit encore dans les mains du fellah n'est autre que la charrue représentée par les monuments, c'est-à-dire un hoyau renversé et traîné par des bœufs. De même les Pharaons, s'ils rompaient la pierre de leurs tombes, ne trouveraient pas de différence essentielle entre le système de travaux publics qu'ils employaient et le système actuellement en vigueur. Dans l'opinion tout à fait plausible de deux savants, illustres à divers titres, Arago et Letronne, c'est au moyen de grandes réunions d'hommes et de procédés mécaniques très-simples, où le plan incliné jouait le principal rôle, que les Pyramides furent bâties et les Obélisques dressés. C'est aussi à l'aide de corvées colossales que les rails se posent sur les voies ferrées et que les canaux se creusent dans l'Égypte moderne. "C'est un spectacle lamentable, mais quotidien, dit à ce propos le correspondant du *Times*, que de voir des masses d'hommes, de femmes, d'enfants, employés à la construction des chemins de fer ou des canaux, et forcés, faute de meilleurs outils, de transporter les terres déblayées dans de méchantes hottes, quant ce n'est pas dans leurs mains mêmes. La population de villages entiers se voit contrainte de quitter ses foyers et d'aller concourir au loin à la confection de travaux publics, d'une utilité sans doute incontestable en elle-même, mais dont elle n'est pas plus appelée à retirer un bénéfice direct que les ouvriers qui élevèrent les Pyramides n'en trouvèrent à ce travail." Le canal qui relie Alexandrie au Nil a coûté à Méhémet-Ali la vie d'une trentaine de milliers d'hommes sur les cent mille qu'il fit travailler, dit-on, sous le bâton, sans outils, sans abri et souvent sans nourriture, à creuser ce sol pestilentiel. Les hommes, il est vrai, abondent en Égypte, et à raison des 5,250,000 habitants qu'il renferme, pense-t-on, ce pays offre une population plus condensée même qu'en Belgique, puisqu'on y compte 178 personnes par kilomètre carré, au lieu de 173 en Belgique.

Le nombre des navires qui visitent les ports égyptiens a doublé pendant la période décennale de 1863 à 1873, et dépasse aujourd'hui le chiffre de 6,000. Il y a vingt et quelques années, une somme de 62,500,000 fr. représentait la moyenne annuelle des exportations du pays, et cette moyenne est restée invariable de 1853 à 1863. Elle s'est élevée en moyenne à 300 millions de francs pour chacune des six années suivantes. Dans ce même laps de temps, les importations ont doublé et approchent à cette heure de 150 millions de francs. Le commerce de l'Égypte, ajoute la *Statistique* avec orgueil, égale celui de l'Espagne ; il est supérieur au commerce du Portugal, du Danemark et de la Suède, de la Suisse et de la Grèce. L'Angleterre, ce qui ne surprendra personne, prend une large part à tout ce trafic : elle absorbe les quatre cinquièmes des exportations ; et les deux cinquièmes des importations proviennent de ses manufactures.—*Tour du Monde*.

BULLETIN DES CONNAISSANCES UTILES.

Le beurre salé.—Au moment où les bonnes ménagères à la campagne commencent leur provision de beurre, nous leur recommandons la méthode suivante, qui est usitée avec beaucoup de succès en Angleterre et en Écosse.

On réduit en poudre très-fine une livre de sel commun, une demi-livre de nitre (salpêtre) et une demi-livre de sucre. On mélange exactement cette composition dont on pétrit une once avec une livre de beurre.

Le beurre traité de cette manière, suivant Twamley, est moelleux, d'une belle couleur, et n'a nullement le goût du sel. On peut le conserver sans altération trois ou quatre ans, pourvu qu'il soit bien élaïé, et qu'on ait soin de le mettre dans des vases épais, bien bouchés, à l'abri de la chaleur et de l'humidité.

Mais le beurre ainsi préparé n'atteint sa perfection de bon goût qu'au bout de trois semaines ou un mois.

Dans les provinces où règne l'usage de vendre le beurre frais demi-salé, dans l'ouest par exemple, il serait facile d'essayer du système anglo-écossais.

Il est certain que les beurres de table en Angleterre ont très bon goût ; ils le doivent à ce mode de préparation.—(C. de l'Illinois.)